ESSAI

N° 110.

SUR

L'HABITUDE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 mai 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. ROUMIER, de Monceaux-le-Comte,

Département de la Nièvre;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris; Élève des hôpitaux militaires de Metz et de Paris; Sous-aide-major bréveté de l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce.

« Je crois que c'est une loi générale de tous nos mouvemens, « que plus ils sont répétés, plus ils deviennent faciles et rapides; « moins ils sont perceptibles, c'est-à-dire plus la perception « qu'ils nous causent diminue, jusqu'au point même de s'anéan- « tir, quoique le mouvement ait toujours lieu. »

DESTUTT-TRACY, Élémens d'idéologie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX, *Suppléant.*
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers, *Suppléant.*	Gerdy, *Examinateur.*
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet, *Examinateur.*	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	Rullier.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MONSIEUR BURDIN JEUNE,

Médecin ; Membre adjoint de l'académie.

A MONSIEUR SERULLAS,

Pharmacien principal bréveté ; premier Professeur à l'Hôpital militaire d'instruction de Paris ; Membre de la Légion-d'Honneur ; Membre de l'académie royale de médecine, et de plusieurs sociétés savantes, etc,

J. ROUMIER.

ESSAI

SUR

L'HABITUDE.

Considérations générales.

On peut définir l'habitude, la disposition qui naît de la fréquente répétition des mêmes actes et des mêmes impressions.

Tous les êtres organisés sont soumis à l'influence de l'habitude, mais avec des différences variables d'intensité. Celui-ci ne sent le besoin des narcotiques qu'une fois par jour, celui-là plusieurs fois par heure. Les uns sont tributaires de la mode ; les autres ses esclaves. Plus le même acte acquiert de régularité et de fréquence, plus l'habitude devient tyrannique. On pourrait établir une chaîne dont les nuances presque insaisissables conduiraient du désir le plus léger au besoin le plus irrésistible. A cet état, qui nous maîtrise, qui ramène souvent à des intervalles fort rapprochés les mêmes modifications dans les organes, il ne faut qu'ajouter peu de chose par la pensée, si l'on veut concevoir une loi rigoureuse, mathématique, du nombre de celles qui régissent la matière inerte ; et cependant on assure que les

corps inorganiques sont tout à fait étrangers aux phénomènes de l'habitude.

Plus un acte présente de régularité et de fréquence dans ses retours, plus l'habitude est, dit-on, fortement caractérisée. Pourquoi changer de langage en arrivant à la limite? car est-il rien de plus régulier que les révolutions périodiques des astres? Le dernier terme d'une progression n'est-il plus de même nature que les autres? En raisonnant de cette manière, on serait un instant tenté de croire que les corps inorganiques sont ceux qui présentent les caractères de l'habitude au suprême degré.

Mais la loi de l'économie vivante, dont nous devons nous occuper ici, est une loi qui peut varier en plus ou en moins, dont l'existence virtuelle chez l'enfant se manifeste, se développe, se modère d'après des circonstances que nous pouvons conduire, aussi changeante, aussi mobile, en un mot, que les êtres dont elle est l'apanage. Le mot *habitude* renferme bien la notion d'un acte répété d'autant plus souvent et d'autant plus régulièrement que celle-ci est plus indéracinable ; mais il emporte aussi l'idée d'une accoutumance favorisée par nous, graduelle et en quelque sorte volontaire. On ne s'est jamais avisé de dire que tel homme avait contracté la mauvaise habitude de manger, de dormir.

Examinons, d'après cette idée, la matière inorganique. Considérée dans les globes qui roulent sur nos têtes, dans les masses sublunaires, et jusque dans ses divisions les plus ténues, elle est régie uniformément, d'après les lois de l'attraction, de la gravitation et de l'affinité; mais les mondes ont toujours parcouru l'espace, les masses ont toujours tendu vers le centre, les molécules se sont toujours attirées. Jamais un atome ne dérogera à l'ordre établi ; il ne peut y avoir ni augment, ni déchet dans une force toujours la même. Nous pouvons connaître ces forces par l'observation ; mais une fois observées, que pourrions-nous noter encore, puisqu'elles ne changent pas? A quoi servirait de les étudier, puisque nous ne pouvons rien sur elles? Une main plus puissante que les combinaisons humaines a fixé à chaque

chose son rôle dans l'harmonie universelle. On peut donc facilement concevoir comment ces mouvemens de la matière brute, dans l'examen que nous proposons, sont placés hors de ligne par leur régularité même.

Mais si la matière est essentiellement privée des mouvemens qui caractérisent l'habitude dans les corps organisés, ceux-ci sont-ils soustraits complètement aux lois despotiques qui entraînent celle-là. Nous n'entendons pas parler de la tendance vers le centre en raison des masses, car un corps, quel qu'il soit, est toujours régi par deux forces que l'on croit souvent analogues, et dont cependant les résultats diffèrent; dans les sphères célestes, par exemple, la gravitation qui réunit les masses placées à leurs surfaces, et l'attraction qui les lie au grand système de l'univers; dans les corps organisés, le mouvement vital qui caractérise leur existence propre, et la gravitation qui les unit à la planète dont ils sont les parasites. Interrogeons seulement les lois qui président à la vie : tout est-il laissé à notre arbitrage dans ces dernières? Est-il vrai, comme dit Pascal, que la nature soit une *première habitude* plutôt que l'habitude *une seconde nature*?

D'abord il restera pour certain que l'on ne peut rien perdre ni rien acquérir par les générations successives, tant que les animaux, mutilés pour nos plaisirs, ne donneront pas une race mutilée comme eux; tant que le fils n'héritera pas des vices ou des vertus, des talens ou de la nullité de son père, comme l'expérience de tous les jours le démontre, comme les emplois transmissibles par succession, dans la même famille, le prouvent mieux encore à la Chine.

En second lieu, peut-on nier qu'une sorte d'expérience innée ne guide l'enfant dans l'usage de la vie? C'est elle qui lui révèle la source où il doit puiser les matériaux de la nutrition, qui abaisse avec une rapidité inconcevable le mobile rideau des paupières devant l'œil menacé par un corps vulnérant. Depuis l'exemple cité par *Galien*, du chevreau qui broutait le citise, à peine échappé du sein de sa mère, que de fois et sous combien de formes n'a-t-on pas reproduit l'observation de ces instincts qui président aux premiers actes de la

vie? Puissance occulte et mystérieuse qui veille sans cesse sur l'être qu'elle protège, génie bienfaisant placé entre nous et les causes de destruction, entourant comme d'un réseau tutélaire la fragile existence de l'homme au berceau.

Comment, en effet, la sublime nature, qui guide avec tant de soin dans les champs de l'espace la dernière molécule inorganique, aurait-elle lancé sans boussole et sans gouvernail l'être le plus compliqué de la création. Pouvait-elle, sans rompre cet ensemble parfait, ce concert admirable, donner l'expérience pour condition de vie à des êtres qui doivent vivre et qui n'ont pu rien acquérir? Alors on aurait vu des enfans rebelles transgresser dès leur naissance les lois de la nourrice commune.

L'homme matériel ayant deux devoirs à remplir, savoir : s'entretenir et entretenir l'espèce, il a fallu, avec des actes obligés, un instinct qui les prescrivit, sans quoi ils auraient à l'instant cessé de l'être. Si l'observation ne prouvait pas l'existence des instincts, il aurait suffit du raisonnement pour les faire deviner.

Les instincts, sous beaucoup de rapports, et malgré des différences que nous exposerons plus bas, ressemblent aux lois immuables qui régissent la matière. On peut constater leur existence; ils sont donc d'une absolue nécessité, car la nature ne fait rien d'inutile ; ils existent chez tous les êtres organisés, car la nature est impartial dans ses dons.

On pourrait objecter que les lois immuables de la matière sont reconnaissables à ce qu'elles ne peuvent rien perdre ni rien acquérir, et que les instincts ne sont pas dans ce cas, puisqu'ils sont tout chez l'enfant et presque rien chez l'adulte. On peut répondre que ce rapport entre l'instinct et l'intellect est, à la vérité, dans le premier âge, inverse de ce qu'il est dans un âge déjà avancé; mais, si quelques-uns prétendent que l'instinct déçoit continuellement, comment prouverait-on à celui qui soutiendrait une opinion contraire, que c'est non pas l'intinct qui s'est affaisé, mais l'intellect qui a grandi?

L'analogie que la nécessité des instincts semble établir entre le

mouvement nutritif et les révolutions planétaires n'est pas si choquante avec ses développemens qu'elle pourrait le paraître au premier abord.

Ce mouvement manifeste dès la naissance, comme la courbe imaginaire qui marque l'ellipse d'une sphère, donne, par ses progrès, de jour en jour, aux organes faibles de l'enfant les dimensions de ceux de l'adulte. Arrivé à ce *summum* de développement, il semble s'arrêter un instant, comme la terre à l'un de ses solstices ; puis suivre une marche rétrograde pour achever ce cercle de l'existence, qui vient se terminer au tombeau. Outre cette révolution complète qui appartient à chacun, étendue du matin au soir de l'homme; par les êtres à qui il donne le jour, il avance d'un point le grand cercle de la vie sur le globe, cercle immense dont les générations constituent les degrés.

Une objection grave a été adressée à ceux qui ont cherché des rapports entre les différens règnes, objection qu'il importe de repousser dès l'abord : on les a accusés de tout confondre sous prétexte de tout réunir. Il est indubitable que les analogies forcées ne sont bonnes qu'à faire sortir de la vraie route; mais cette objection, souvent fondée pour tel ou tel ouvrage quand on la prodigue sans discernement, quand on la généralise trop, devient plus fausse que les généralités qu'elle attaque. Les uns font ressortir les dissemblances des objets, et ils ont raison ; car, s'il n'est point de synonymes dans le langage, c'est que tout diffère : les autres cherchent le point de contact, et ils ont encore raison, car tout paraît avoir un lieu commun : l'une et l'autre manière d'observer peut être également profitable, est également dans la nature, qui avait besoin de rapports pour produire l'harmonie et de différences pour produire la variété, qui craint tout aussi-bien la monotonie que les pisparates. Il faut encore remarquer que, pour distinguer deux objets, il n'est pas nécessaire qu'ils soient totalement opposés entre eux. Le plus simple attribut, la plus légère nuance suffisent quelquefois, par la même raison qu'en physique, pour développer le galvanisme, il n'est pas toujours besoin de

deux corps différens, mais seulement d'une élévation de température dans l'une des deux plaques d'un même métal.

Nous considérerons donc la nutrition comme placée hors de notre dépendance. Il ne pouvait pas être loisible à l'enfant de se nourrir ou de ne pas se nourrir ; car alors le monde eût fini le lendemain de la création ; elle commence avec nous, elle ne s'éteint qu'avec la vie ; elle est mesurée par les battemens du cœur comme par une sorte d'horloge vivante placée dans l'économie elle-même : mais la nutrition est une fonction bien complexe ; c'est le résultat de toutes les autres fonctions. On peut aisément simplifier la difficulté.

Qu'est-ce, en définitive, que la nutrition? L'assimilation de matériaux étrangers à la substance propre de nos organes. Que les matériaux alibiles subissent ou deux, ou quatre, ou un plus grand nombre de transformations avant de faire partie des tissus, toujours est-il qu'une molécule étrangère est devenue molécule vivante. Il faut des matériaux à la machine organique, qui semble née pour travailler sans cesse, qui ne se monte qu'une fois, qui ne se relève plus une fois qu'elle est tombée, ou elle se dérangerait incessamment. Il faut des alimens pour obtenir la molécule de sang artériel qui va faire partie constituante de nos viscères, car rien ne se nourrit de rien. Dire que la nutrition est d'une absolue nécessité, c'est dire que la digestion est indispensable.

Pour un autre genre de nutrition, l'assimilation de l'air ou du moins d'une partie de l'air, le moindre doute ne peut être élevé. On dit depuis long-temps *tout ce qui respire*, pour tout ce qui est ; *expirer*, pour mourir : parce qu'en effet on respire tant qu'on jouit de la vie, dont une dernière expiration marque le terme.

A plus forte raison pouvons-nous dire la même chose de la circulation, du cœur qui en est le mobile (*punctum saliens, ultimum moriens*) ; il devient puissant et rapide dans les phlegmasies, surtout celles des parenchymes. Facilement dépressible dans la plupart des maladies chroniques, mais vif ou lent, fort ou faible, son mouvement n'en est pas moins une condition essentielle de la vie ; et si, dans les lipo-

thymies, ses contractions paraissent quelque temps suspendues, on peut croire qu'elles existent, quoique non perceptibles à nos sens ; comme on voit dans certaines fièvres intermittentes, après l'interruption de plusieurs accès, un accès reparaître à jour fixe ; car il faut bien qu'il y ait une différence organique entre deux êtres inanimés placés sous nos yeux, dont un doit recouvrer la vie que l'autre a perdue sans retour.

La circulation traîne après elle les sécrétions, les perspirations ; car le corps, recevant sans cesse, prendrait un volume indéterminé s'il ne perdait pas, dans une proportion égale, les résorptions ; car il faut bien que ce qui a été déposé soit repris, ou nous serions menacés d'une hydropisie continuelle.

On voit donc que toutes les fonctions de la vie organique sont nécessaires, comme la nutrition qui est leur terme, et d'une manière d'autant plus évidente qu'elles se rapprochent davantage de ce mouvement nutritif : sous ce rapport, la respiration l'emporte sur la digestion ; la circulation, sur toutes les deux à la fois.

C'est sans doute en considérant cet enchaînement rigoureux et irrécusable des fonctions de la vie organique que *Bichat*, sévèrement réfuté depuis, se vit porté à conclure qu'elles échappent entièrement aux lois de l'habitude.

Ouvrons cependant le premier livre écrit à ce sujet. On y verra, sous le titre d'*habitude de la digestion*, que l'on mange peu ou beaucoup, à telle ou telle heure, de telle ou telle substance ; sous le nom d'*habitude de la respiration*, que l'on peut absorber, suivant les cas, un air plus ou moins froid, plus ou moins dense, plus ou moins pur, etc. : le fait est hors de doute. Que peut-on rigoureusement en conclure ? Que ces fonctions, invariables dans leur essence, peuvent s'accomplir suivant différens modes. Je puis changer l'heure de mes repas, mais je ne puis les supprimer. Sur la plus haute montagne comme dans une rue bourbeuse de la capitale, il faut toujours que je respire.

Aussi avons-nous dit que les fonctions instinctives avaient seule-

ment un point de contact avec les lois de la matière par leur nécessité ; elles décèlent la vie par la variété de leur mode d'accomplissement.

Nous ne serions point démentis si nous passions des fonctions qui entretiennent l'individu aux fonctions qui entretiennent l'espèce.

Figurons-nous donc deux forces régissant les corps organisés, l'une qui marque leur point de contact avec la matière inorganique, se manifestant, dès le principe, à son *summum*, n'acquiérant rien avec le temps, déterminant des phénomènes non calculés, conservateurs ; l'autre dénotant leur nature spéciale, reculée de jour en jour par l'observation, perfectionnée par le jugement, raisonnant ses déterminations sur les notions acquises, donnant à l'homme la liberté morale, et produisant les inexplicables et sublimes phénomènes qui constituent l'idéologie. Figurons-nous l'instinct et l'intelligence : une puissance veillant à l'aggrégation, s'opposant à la disjonction de nos molécules ; une autre qui établit nos relations avec les corps extérieurs, une vie animale et une vie organique, pour nous servir des expressions reçues.

Mais c'est en vain qu'on se flatterait d'isoler parfaitement ces deux existences partielles d'où résulte notre existence totale : il faut des liens aux deux pièces qui composent un même tout : de là l'empiétement de la vie animale sur la vie organique, et de la vie organique sur la vie animale ; car il faut que les matériaux nutritifs aillent aux organes des sens comme partout, et que les sens procurent les matériaux nutritifs. On doit donc trouver dans chaque vie quelques-uns des attributs de l'autre ; mais ces accessoires ne doivent pas faire oublier leur caractère essentiel. Quoique l'œil doive nécessairement, à chaque contraction des ventricules, recevoir une ondée de fluide réparateur, il n'en est pas moins destiné à me faire apprécier la couleur, la distance, la forme des objets ; n'en est pas moins un organe essentiellement libre, car je puis le fermer indéfiniment, le rouvrir, le tourner de mille manières. Quoique le sang artériel soit régénéré par le chyle, formé lui-même d'alimens que l'on peut prendre à des

heures différentes, en quantité variable, de nature tout à fait opposée, le cœur, qui le fait mouvoir, n'en est pas moins un organe qu'entraîne le mouvement le plus impérieux, et que jamais l'habitude n'enchaînera seulement une minute. C'est à quoi on n'a peut-être pas fait assez d'attention en mettant sur la même ligne les habitudes de la digestion et celles des organes des sens.

Pour saisir l'intensité variable et diversement balancée de ces deux forces, et sans nous occuper des végétaux, qui présentent néanmoins une sorte d'instinct obscur dans leurs racines déjetées vers le sol le plus riche et le plus humide, dans leurs tiges dirigées vers le soleil, prenons un exemple au hasard dans la série animale, comme le renard que la faim guide vers sa proie, qui retient l'endroit où elle repose, qui rôde long-temps, use de précautions, cherche une issue ; qui, dit-on, va jusqu'à correspondre avec d'autres animaux de son espèce pour faire une chasse méthodique. Comment ne pas reconnaître ici avec un instinct conservateur des actes raisonnés qui décèlent une sorte d'intelligence ? On ne se refuse guère à reconnaître l'un et l'autre tant qu'on reste dans le milieu de l'échelle; mais en se transportant sur les limites, chez l'homme qui présente l'intelligence à son *maximum* de développement, on rapportera tout à celle-ci, on dira que les actes non perçus l'ont été d'abord, et ne sont devenus tels que par l'effet de l'habitude : à l'extrémité opposée, on ne reconnaîtra plus qu'un instinct automatique.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que les corps ne sont plus emportés par une force irrésistible, immuable; aussitôt que des mouvemens indépendans sont au pouvoir de l'être, les uns se répètent avec plus de fréquence ou d'intensité que les autres, et l'habitude se manifeste. L'abeille, le castor, nous étonnent par les merveilles de leur architecture, et, bien que la constante uniformité que l'on observe depuis des siècles dans leurs ouvrages semble indiquer que l'instinct seul les dirige, n'est-on pas tenté d'admettre un peu de raisonnement dans les oiseaux qui construisent leurs nids, circulaires sur les arbres, demi-circulaires sur les flancs de nos édifices, en quart

de cercle dans l'angle des murs? D'ailleurs il est d'observation que jamais les jeunes oiseaux ne construisent aussi bien que les vieux.

Quelques espèces voyageuses se forment en triangle, pour opérer leurs émigrations; se donnent, pour les guider, un chef qu'un autre remplace après quelque temps de fatigue; se reposent à des lieux choisis, comme l'armée qui choisit l'emplacement de son camp, et une partie se livre au repos tandis que l'autre fait sentinelle.

Ceux qui ont étudié les mœurs des animaux peuvent attester les habitudes individuelles que les localités ont déterminées; mais il faut dire que ces habitudes sont bien moins prononcées dans l'état sauvage que dans l'état domestique, par la même différence que nous savons exister entre un citoyen de nos sociétés policées et un habitant des forêts du Nouveau-Monde.

Qui n'a observé les nombreuses accoutumances que peut contracter le chien dans la société de l'homme? et celui qui, égaré au loin, retrouve toujours la demeure du maître; et celui qui force ou arrête le gibier que nous poursuivons, et le fidèle ami qui dirige l'aveugle, et le chien de l'hospice, et le chien savant, et celui dont on a fait une puissance pour notre industrie culinaire?

Le perroquet répétant les mots dont son oreille a été plus souvent frappée; le serin instruit à puiser l'eau dont il a besoin; le lièvre qui entend, dans une immobilité complète, plusieurs coups de pistolet tirés sur sa tête; le cheval, qui, au moindre signe, presse ou ralentit sa marche, dévie à droite ou à gauche; la colombe, qui établit une messagerie aérienne; l'ours arraché aux neiges de la Sibérie, pour amuser les enfans dans nos carrefours; le singe qui les surpasse tous, sont encore des exemples de l'influence de la domesticité sur la production des phénomènes de l'habitude.

Nous sentons qu'un tableau des principales habitudes dans les différentes classes d'animaux serait ici à sa place; mais il faudrait pour cela entrer dans les détails de la zoologie, que la durée habituelle des études médicales ne permet pas toujours d'approfondir.

Les habitudes dans l'espèce humaine sont nombreuses et puis-

santes; d'autant plus prononcées que l'être est plus élevé, que la sensibilité est plus grande, que l'intelligence est plus développée, elles finissent cependant par constituer un nouvel instinct, car un acte qui coûtait d'abord beaucoup de peine finit, quand l'habitude est établie, par s'exécuter machinalement avec la plus grande précision. Peut-être nous ont-elles été données pour que le centre nerveux, d'autant moins occupé d'un acte qu'il a été accompli un plus grand nombre de fois, pût s'appliquer à d'autres objets et agrandir ainsi le domaine de nos mouvemens.

Il en est qui tiennent à nos occupations quotidiennes, à la place que nous occupons dans la hiérarchie sociale, et qui peuvent indiquer la condition, la manière de vivre de ceux qui les présentent.

Légères à leur début, elles deviennent des puissances redoutables quand elles ne sont pas combattues de bonne heure.

Elles diffèrent suivant les âges, les sexes, les climats. L'enfant en a moins que l'adulte, l'adulte moins que le vieillard; le sexe féminin moins que le sexe masculin ; les peuples du midi moins que les peuples du nord, parce que l'enfant, la femme, l'habitant du midi, plus excitable par la variété et la nouveauté des impressions qui lui arrive, par la mobilité de son système nerveux, par l'intensité du soleil qui le brûle, passe plus rapidement d'un objet à un autre, et ne peut recevoir qu'une trace peu profonde de sensations qui ne font, pour ainsi-dire, que l'effleurer.

L'éducation n'est que l'art de faire contracter de bonnes habitudes à l'enfant, en empêchant les habitudes vicieuses de s'établir.

L'homme, pendant le premier âge, comme une cire molle disposée à toutes les empreintes, reçoit avec avidité les impressions qui lui viennent de toutes parts : il ne s'agit que de fournir de bons matériaux au développement de sa jeune intelligence. L'élève est modelé par un instituteur habile, comme la jeune plante dont une main exercée dirige à son gré les rameaux. Tout enfant possède en puissance des facultés intellectuelles d'autant plus étendues que son organisation est plus heureuse. Cette force, cette puissance morale, peut s'appliquer

aux objets les plus opposés, et tout dépend de l'impulsion qu'on lui donne. On conçoit ainsi que tel ou tel homme, avec une activité morale donnée, devienne quelquefois, suivant les circonstances, un grand homme ou un grand scélérat.

Les tempéramens peuvent donner lieu à des observations du même genre : une imagination vive, une sensibilité très-grande s'opposeront au développement des habitudes ; une conception lente, un caractère froid le favoriseront.

Les résultats de l'habitude diffèrent encore, dit-on, suivant que les sensations qui peuvent leur donner naissance sont ou trop fortes ou trop faibles, ou à l'état normal, c'est-à-dire également éloignées des deux extrêmes ; et l'on s'est appuyé sur cette variété de résultats pour attaquer cette opinion de *Bichat*, que *l'habitude émousse le sentiment et perfectionne le jugement*. En effet, continuent les physiologistes, si les sensations moyennes perdent réellement de leur acuité à mesure qu'elles sont plus souvent répétées, si, pour ces mêmes sensations, les rapports perçus un grand nombre de fois deviennent de plus en plus faciles, ne voyons-nous pas des impressions faibles, dans certaine disposition des organes des sens, loin de diminuer leur sensibilité, rendre leur action plus pleine, plus entière? Donc, l'habitude n'émousse pas toujours le sentiment : ne voyons-nous pas des gens devenus idiots, fous, monomanes par un excès du travail? Donc, l'habitude ne perfectionne pas toujours le jugement. Mais ne peut-on pas répondre que les sensations trop fortes dont on nous parle ici, appartenant à la pathologie et non à la physiologie, portent le trouble dans toute l'économie, et ne peuvent certainement rien perfectionner ; que les sensations trop faibles, morbides comme les premières (témoin l'œil plongé long-temps dans un lieu sombre, qui devient inapte à supporter une vive lumière), dès que les sens sont en pleine activité, ne sont vraiment utiles que pendant l'éducation des organes ; et que, pour établir les effets de l'habitude sur le sentiment et le raisonnement, il faut attendre que les sensations soient à leur *summum* d'intensité, tout comme en anatomie on attend le dévelop-

pement des organes pour les décrire, d'autant mieux que la période d'éducation des sens n'est nullement une période d'habitude, le nouvel être n'étant occupé qu'à recevoir les matériaux hétérogènes qui lui viennent du dehors? Restent donc les sensations moyennes qui cadrent fort bien avec la proposition de *Bichat*, et, considérée de cette manière, cette proposition nous semble à peu près irréprochable, quoiqu'elle ait été réfutée comme une erreur.

L'influence de l'habitude a été reconnue de tout temps; ceux qui se sont occupés de la science de l'homme, les moralistes, les philosophes, l'ont à l'envi signalée dans leurs ouvrages. Quelques-uns ont été jusqu'à en faire une puissance supérieure à l'organisation elle-même.

« L'oiseau, que le besoin attire sur l'eau pour y trouver la proie « qui le fait vivre, écarte les doigts de ses pieds lorsqu'il veut frap- « per l'eau et se mouvoir à sa surface. La peau qui unit ses doigts à « leur base contracte par là l'habitude de s'étendre; ainsi, avec le « temps, les larges membranes qui unissent les doigts des canards, « des oies, etc., se sont formées telles que nous les voyons.

« Mais celui que sa manière de vivre habitue à se poser sur les « arbres a nécessairement, à la fin, les doigts des pieds étendus et « conformés d'une autre manière : les ongles s'allongent, s'aiguisent « et se courbent en crochets pour embrasser les rameaux sur les- « quels il se repose si souvent.

« De même l'on sent que l'oiseau de rivage qui ne se plaît point « à nager, et qui cependant a besoin de s'approcher des eaux pour y « trouver sa proie, sera continuellement exposé à s'enfoncer dans la « vase. Or, voulant faire ensorte que son corps ne plonge pas dans « le liquide, il fera contracter à ses pieds l'habitude de s'étendre et « de s'allonger. Il en résultera, pour les générations de ces oiseaux qui « continueront de vivre de cette manière, que les individus se trou- « veront élevés comme sur des échasses, sur de longues pattes nues, « c'est-à-dire dénuées de plumes jusqu'aux cuisses et souvent au- « delà. »

Nous n'ignorons pas quelles puissantes objections on peut faire à

cette doctrine ; nous n'ignorons pas que l'organisation a des bornes et des exigences qu'il est impossible de froisser ou de dépasser impunément ; nous avons seulement cité ce passage de M. *Lamarck* comme un témoignage de l'influence immense, parfois exagérée, attribuée à l'habitude par tous les auteurs.

De l'habitude dans les fonctions de la vie organique et de la vie animale, et dans la suspension momentanée de ces dernières, c'est-à-dire dans le sommeil.

Nous commencerons cette revue, que nous ferons aussi rapidement que possible, par la raison qu'elle se compose de faits très-bien connus, et que l'on trouve partout ; nous commencerons, disons-nous, par les fonctions de la vie organique, quoique l'habitude n'ait que fort peu d'empire sur elles, ainsi que nous avons essayé de le démontrer; mais ces fonctions qui servent au développement des organes se manifestant les premières, il semble naturel de leur accorder le premier rang.

Dans la digestion, les variétés que peut établir l'habitude portent sur la quantité, sur la nature des alimens, et sur l'heure à laquelle ils sont pris. Il est possible, à ce qu'on assure, de manger peu ou beaucoup suivant le régime que l'on tient ; mais on ne peut se dissimuler que la nature des occupations n'ait ici la plus grande influence. Celui qui porte des fardeaux toute la journée, celui qui fatigue beaucoup essaierait en vain de vivre de peu. Les hommes d'une condition peu aisée prennent sans inconvénient des alimens grossiers dont la centième partie causerait une indigestion aux personnes faibles et délicates. Tel aliment dans un climat est poison dans l'autre ; mais il ne faut pas oublier que le sol et la température modifient les différens produits. On sait que l'appétit se perd quand on a laissé passer l'heure de son repas ; dans la plupart de nos grandes villes, on ne prend des alimens que deux fois par jour, tandis que dans quelques-unes de nos provinces on suit la vieille coutume du déjeûner et du goûter.

Quoique introduites dans le même appareil, les boissons sont moins sous la dépendance de l'habitude que les alimens. On sait d'abord par expérience que le besoin de la soif demande à être plus promptement satisfait que celui de la faim; ensuite nous ne croyons pas que l'on ait constaté, comme dans le cas précédent, s'il est possible de s'habituer à boire plus ou moins ; nous entendons parler seulement des boissons aqueuses nécessaires à l'entretien de la vie, et destinées à remplacer les pertes de la partie fluide du sang. Il faut avouer que les ivrognes de profession peuvent, après de nombreux essais, ingérer plus sûrement que d'autres les différens produits fermentés et alcoholiques.

Les boissons ne sont pas prises comme les alimens, à heure fixe. On boit volontiers à toutes heures du jour, suivant les besoins du moment; mais ce qui a été dit des alimens relativement à leurs qualités est entièrement applicable aux boissons. Celui dont les organes sont faits à l'action du café en prend sans s'incommoder plusieurs tasses, tandis que la plus petite quantité peut déterminer l'insomnie, et donner des crampes à celui qui n'y est point habitué.

Dans la respiration ou la digestion de l'oxygène de l'air, nous trouvons également que l'habitude peut influer sur la quantité de celui-ci, comme chez les habitans des hautes montagnes, qui vivent dans une atmosphère très-raréfiée; sur sa qualité comme pour les gens du peuple, qui habitent des lieux bas et humides dans les quartiers les plus malsains de Paris; sur l'intervalle d'une inspiration à l'autre, comme chez les plongeurs ; mais nous devons remarquer que le grand usage de nager sous l'eau, aidé de toute la puissance de la volonté, ne peut prolonger cet exercice au-delà de quelques minutes.

Les autres fonctions de la vie organique échappent entièrement à l'habitude. Le fait cité par *Stahl*, d'un homme qui était parvenu à enchaîner à son gré les mouvemens du cœur, resté seul en ce genre, n'infirme nullement ce que nous avançons ici. Les sympathies des différens viscères, et notamment du cœur dans les passions violentes, très-actives d'abord, vont, nous ne l'ignorons pas, en décroissant chez beaucoup

d''individus; mais ce fait ne prouve pas que le cœur ait contracté l'habitude de battre moins fort; il prouve seulement que l'organe du moral a fini par dominer, au moins momentanément, des passions qui le bouleversaient auparavant.

La nutrition, les sécrétions glandulaires, folliculaires ou perspiratoires ne sont qu'une conséquence du mouvement circulatoire; le sang rouge, au terme de sa course, se divisant en deux parties, l'une qui va servir à la nutrition de nos organes, l'autre qui est déposée aux surfaces du corps pour être expulsée, tout en servant quelquefois à l'exercice d'autres fonctions, de même que le chyme s'était déjà divisé en chyle porté dans la circulation veineuse, et en matériaux inutiles projetés au-dehors. On sent à l'avance que ces fonctions sont hors du domaine de l'habitude. Cependant la défécation et l'excrétion de l'urine semblent faire exception à la loi commune. Un malade opéré d'une fistule à l'anus, par exemple, peut s'habituer à n'avoir qu'une selle par jour. On peut suspendre quelque temps l'expulsion de l'urine; mais on ne le peut qu'avec beaucoup plus de peine, ce qui établit un rapport entre l'impétuosité du besoin des boissons et les exigences de la sécrétion qui lui correspond.

Mais l'exception dont nous parlons n'est qu'illusoire. Constamment les fèces et l'urine cheminent d'une manière uniforme dans les appareils digessif et génito-urinaire, et constamment ces produits s'échapperaient au-dehors, si des muscles de la vie animale, commis en quelque sorte à leur garde, n'étaient placés aux orifices de ces appareils pour les obstruer, tant que les matériaux à rejeter sont peu abondans, et pour expulser ces matériaux quand leur présence irrite leur réservoir. Cette assertion est mise hors de doute par les phénomènes qui accompagnent les paralysies. Ce n'est point l'organe de la sécrétion, le rein, qui peut s'habituer à donner plus ou moins; mais seulement la partie de muqueuse, pourvue des nerfs rachidiens, et dirigeant l'appareil musculaire placé à l'extrémité du conduit excréteur, qui peut s'accoutumer à supporter un contact qui l'irritait dan le principe; il faut donc rejeter à l'article habitudes du système mu

culaire de la vie animale ce que l'on serait tenté d'attribuer à la vie organique, si l'on ne considérait les choses que superficiellement.

Et n'est-ce point à cela que se réduisent toutes les prétendues habitudes de la vie organique? D'après ce qui a été dit, la respiration et la digestion sont les seules fonctions sur lesquelles on puisse discuter. Or, ce sont des muscles volontaires qui dirigent l'inspiration et l'expiration dans beaucoup de circonstances chez tous, et toujours chez les plongeurs. Un appareil musculaire très-compliqué, des instrumens de préhension, de mastication, sont placés à l'extrémité du canal alimentaire. Les sens du goût et de l'odorat, affectés à la digestion et à la respiration, unissent en quelque sorte la vie organique et la vie animale. C'est à ces circonstances qu'il faut attribuer la possibilité de suspendre momentanément la respiration et de prendre les repas à des heures plus ou moins éloignées. Quant aux habitudes de la digestion et de la respiration, qui tiennent à la quantité et à la qualité de l'air et des alimens, elles méritent à peine ce nom. Nous avons exposé ailleurs qu'en dépit des prétentions de l'habitude, la condition première est d'absorber assez d'air et d'alimens ; qu'il faut de l'air assez chargé d'oxygène, et des alimens assez en harmonie avec notre organisation, ou se résoudre à finir par le poison ou l'asphyxie.

Ainsi, quoique pour nous conformer à l'usage nous ayons parlé des habitudes dans les fonctions de la vie organique, nous pensons qu'il n'en existe pas hors de la vie animale, et que c'est seulement dans les points où les deux vies viennent au secours l'une de l'autre que, négligeant de bien apprécier ce qui appartient à chacune, les auteurs ont attribué à la première ce qui revient de droit à la seconde.

Une fois entrés dans le domaine de la vie animale, nous voyons l'habitude devenir un modificateur puissant qu'il importe de bien étudier.

L'action prolongée d'une lumière vive rend l'œil insensible à cette action, hormis les cas pathologiques : plusieurs professions en fournissent la preuve.

L'œil peut s'habituer à une lumière très-faible, témoin les prison-

niers, ou à la couvergence des rayons lumineux chez les jeunes gens qui veulent se soustraire à la conscription.

Résultats analogues pour le sens de l'ouïe; on se fait à la longue au bruit des usines, des moulins, des voitures, de l'artillerie. On retrouve la même division dans les phénomènes de l'habitude sur la peau, ou l'organe du tact et du toucher.

C'est par la disposition de nos vêtemens que nous établissons une différence entre la sensibilité du visage et des autres parties. Par un effet semblable, les pauvres, qui marchent les jambes nues en hiver, supportent sans beaucoup de dangers une température qui serait très-préjudiciable pour d'autres.

Les travaux grossiers, les frottemens, de quelque genre qu'ils soient, détruisent la souplesse, le poli de la peau, et nuisent par conséquent à la perfection du tact, aux mains chez ceux-ci, aux pieds chez ceux-là; la toile, qui laisse fort bien dormir un habitant de la campagne, ne manquerait pas de rubéfier la peau délicate d'un sultan.

L'application sage et méthodique de ce sens lui fait acquérir une grande précision. En médecine, pour ne pas aller chercher nos exemples bien loin, il faut avoir beaucoup étudié avant de reconnaître les nombreuses nuances du pouls. On observe quelque chose de plus surprenant encore chez les jeunes aveugles, qui lisent couramment les caractères en relief qui leur sont présentés.

Pour mieux dire et pour abréger, la proposition de *Bichat* (l'habitude émousse le sentiment et perfectionne le jugement) exprime de la manière la plus concise possible les résultats de l'habitude sur tous les organes des sens. On s'endurcit par le contact prolongé des odeurs suaves ou désagréables. Les meilleurs alimens deviennent insipides quand ils ne sont pas variés. Une boisson qui déplaît d'abord, la bière, peut flatter notre goût après un certain temps.

Mais l'habitude de goûter et de flairer les corps, comme pour donner leurs caractères en chimie, perfectionne ce que l'on appelle les deux sens de la nutrition.

Voilà, si nous osons nous exprimer ainsi, pour le système afférent de la vie animale.

Les masses nerveuses intermédiaires, où se rendent les sensations et d'où émanent les mouvemens, présentent-elles les signes de l'habitude? Oui; car d'abord le cerveau est l'organe des fonctions de l'intelligence, et la mémoire, l'une de ces fonctions, n'est qu'une habitude en idéologie; ensuite nous espérons prouver que le système nerveux est le siége de l'habitude, et que, conséquemment, les différens organes ne présentent les phénomènes qui la caractérisent qu'à raison des nerfs qu'ils contiennent.

L'histoire des fonctions de l'appareil musculaire peut se calquer sur celle des sensations externes. Une attitude que l'on prend souvent devient habituelle. Un mouvement qui fatiguait beaucoup d'abord, s'exécute plus tard avec facilité et comme automatiquement. On distingue fort bien un soldat, un maître de danse de tout autre; les mouvemens de la main chez le pianiste étonnent par leur justesse et leur vélocité. Dans les grands ateliers on a mis à profit cette remarque que les mouvemens sont d'autant plus prompts, et d'autant plus précis qu'ils ont été exécutés un plus grand nombre de fois, en donnant toujours au même ouvrier le même ouvrage, et dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres la science est venue au secours de l'industrie. Il y aurait un volume à faire si l'on voulait rappeler longuement les innombrables variétés que détermine l'habitude sur la démarche et sur le geste dans les différentes professions. Il nous semble inutile de multiplier à l'infini des exemples pour servir de preuve à ce que personne ne songe à nier.

La voix est plus que toute autre fonction peut-être sujette aux accoutumances, et d'abord la parole n'est-elle pas le résultat de l'habitude de l'imitation chez l'enfant, le même son se trouvant constamment joint au même besoin, à la même idée.

C'est par l'articulation fréquemment répétée des mêmes mots que la prononciation de l'enfant devient nette et sûre. Aussi quand, dans l'âge adulte, on veut parler un idiôme étranger, n'y parvient-on qu'avec difficulté et d'une manière très-imparfaite.

Nous prenons l'accent de ceux qui nous élèvent, qui nous entourent, et une fois contracté, il est presque impossible de s'en délivrer.

Dans une même ville, les gens instruits ne parlent pas comme le peuple des halles. L'effet est bien plus tranché de province à province : les habitans de la Provence et de la Gascogne indiquent à tout le monde le lieu de leur naissance.

Si l'enfant est obligé d'apprendre à parler, la voix modulée demande plus de temps et d'épreuves encore pour atteindre une certaine perfection. Ce n'est qu'à force d'exercice que nos chanteurs en réputation sont parvenus à la flexibilité, à la grâce, à la pureté qui nous charment.

L'habitude, si prononcée dans la vie animale, porte son influence jusque sur la suspension momentanée des fonctions de cette vie.

Nous pouvons remarquer une influence sur l'invasion du sommeil. La veille est toujours fatigante et toujours impossible à celui qui se couche de bonne heure, et *vice versâ;* c'est en vain qu'on chercherait à se reposer plus tôt que de coutume quand on a contracté le goût des longues soirées. Beaucoup de personnes et des peuples entiers sont, par habitude, obligés de dormir après le repas.

Le sommeil peut se manifester, quoiqu'un ou plusieurs excitans restent en action. Le bruit de son moulin n'empêche pas le meûnier de se livrer au repos. Nous pouvons noter une influence sur la durée du sommeil : un homme actif ne dort que six ou sept heures, et ne s'en porte pas plus mal ; des gens plongés dans la mollesse se lèvent fatigués après un sommeil beaucoup plus long.

L'habitude manifeste encore son influence sur le réveil. Ceux dont les devoirs exige la présence à heure fixe ont besoin d'être réveillés pendant quelques jours, et finissent par se lever, à point nommé, sans le secours de personne.

On pourrait signaler de plus des habitudes relativement à la situation que l'on affecte en dormant, à la nature de l'appui qui, très-commode pour les uns, ne convient pas à d'autres. Beaucoup de personnes ne peuvent dormir que la tête nue.

Nous aurons assez souvent, dans le cours de cette dissertation, occasion de parler de maladies intermittentes, d'affections périodiques : c'est en terminant ce que nous avions à dire de l'habitude

dans les fonctions de la vie animale qu'il nous paraît convenable de placer quelques mots sur l'intermittence et la périodicité, ou sur la répétition des mêmes actes à intervalles inégaux et à intervalles réguliers.

L'intermittence et la périodicité reconnues par l'observation, demandons-nous ce qui doit être intermittent, ce qui doit être périodique ?

Ce qui doit être périodique, c'est ce qui touche à l'essence des choses, ce qui est nécessaire à leur existence, sans quoi il n'y aurait plus que désordre et confusion dans l'univers. Le mouvement des astres est périodique : et pouvait-il être autrement? Le mouvement nutritif qui assure notre existence doit être dans le même cas, par cela seul qu'il est indispensable. Quoique fort court, et hors de la portée des sens, on conçoit que plusieurs temps doivent constituer ce mouvement, puisqu'il y a attraction de nouvelles molécules, et répulsion de molécules anciennes. La raison semble dire que les choses ne peuvent pas se passer autrement.

Qu'est-ce qui doit se montrer intermittent ? Ce qui peut être ou ne pas être sans anéantir immédiatement l'individu, ce qui établit nos rapports avec les corps extérieurs.

Ainsi, l'intermittence paraît répondre à la vie animale, et la périodicité à la vie organique ; et notons que, si le sommeil appartenant à la vie animal, et par conséquent intermittent, seulement dans notre manière de voir, a quelque apparence de périodicité, la cause de cette régularité n'est point dans l'économie, mais au-dehors, le sommeil se trouvant lié surtout à l'absence d'un excitant puissant, la lumière, absence périodique, parce qu'elle tient à une loi immuable. Notons encore qu'en physiologie le fait périodique le mieux constaté est du domaine de la vie organique : nous voulons parler de la menstruation.

En sorte que si, comme nous le croyons, l'habitude périodique ou intermittente a son siége dans le système nerveux, on peut regarder l'intermittence pure et simple comme appartenant à la partie du système nerveux de la vie de relation, et la périodicité comme un

apanage de la partie du même système qui préside à la vie organique.

CONCLUSION.

Des faits précédemment exposés et que nous n'avons pas rangés par chapitre, suivant que nous parlions de telle ou telle vie, de telle ou telle fonction, pour éviter des subdivisions fastidieuses, pouvons-nous tirer quelques inductions touchant l'essence et le siége de l'habitude ?

Ce n'est point une propriété vitale. On ne la trouve dans aucune des classifications de *Haller*, de *Barthez*, de *Dumas*, de *Bichat*, de *Blumenbach*, ni dans celle de M. *Chaussier*. Ce n'est point une propriété de tissu ; car, d'après *Bichat*, on n'en admet que trois : l'extensibilité et la contractilité de tissu, ainsi que la contractilité par racornissement.

Mais nous avons vu que l'habitude est l'attribut spécial des corps organisés. A peine saisissable chez les végétaux, elle est encore fort obscure dans les derniers degrés de l'échelle animale. A mesure que les corps vivans deviennent plus parfaits, plus compliqués, plus impressionnables, on peut suivre et constater les progrès de l'habitude. En un mot, elle est d'autant plus apparente que la vie, et surtout la vie de relation est plus active et plus étendue. Il faut avoir ressenti long-temps des impressions passagères, oubliées aussitôt que perçues, avant de recevoir une impression profonde qui constitue l'habitude ; elle n'est donc que de la sensibilité sous une certaine forme. Ce n'est point une propriété à part, mais une modification de la propriété par excellence.

Or, si l'habitude n'est que de la sensibilité modifiée, et si la sensibilité est la fonction du système nerveux, il faut évidemment placer le siége de l'habitude dans ce système nerveux.

On objecterait en vain, je crois, que l'habitude se manifeste d'une manière fort obscure, à la vérité, mais enfin se manifeste chez les vé-

gétaux, qui n'ont point de nerfs ; car, sans nous étayer de l'opinion de *Haller* et de *Linné*, qui considèrent hypothétiquement la moelle centrale avec ses rayons divergens comme un analogue de la moelle des animaux ; sans parler de la découverte qu'a faite M. *Dutrochet*, de véritables ganglions nerveux dans plusieurs végétaux, nous pensons qu'on peut facilement lever la difficulté.

Les infusoires homogènes ne présentent qu'une masse qui se contracte avec la plus grande rapidité : ce serait évidemment perdre son temps que d'y vouloir distinguer un cordon nerveux qui envoie l'influx au muscle, et un muscle qui reçoit le nerf : repousserons-nous pour cette raison les lumières que peut retirer la physiologie de la distinction d'un système nerveux et d'un système musculaire, occupant l'un et l'autre une grande étendue dans l'organisation de tous les grands animaux? Si, lorsqu'on commence à observer quelques ganglions, quelques cordons médullaires autour de la bouche des animaux radiés, on est dans l'impossibilité de voir séparément un système cérébro-spinal et un grand sympathique, faudra-il se priver ailleurs de la division en nerfs de la vie organique et en nerfs de la vie animale? Ne faut-il pas reconnaître, au contraire, que dans les classes inférieures tous les élémens sont rapprochés, confondus, de manière qu'il est impossible à l'œil nu ou armé d'instrumens de spécifier entre eux aucune différence ; que dans les classes élevées, tous les appareils sont distincts, en sorte que l'on peut, à l'aide de l'observation, saisir le rôle et les fonctions de chacun? Mais comme, lorsqu'on descend des animaux où la dissection apprend quelque chose à ceux où la dissection n'apprend rien, le raisonnement par analogie est le seul que l'on puisse mettre en usage, ne doit-on pas croire, en bonne logique, que les choses se passent dans la confusion des élémens de la même manière que lorsqu'ils restent isolés ?

Il ne faut pas regarder la fixation du siége de l'habitude comme une question insignifiante, une dispute de mots, une recherche sans application. Il nous semble, au contraire, que des idées nettes et bien arrêtées sur cet objet peuvent être d'un grand secours en étiologie, en

pathologie et en thérapeutique, conséquemment parce qu'au terme de l'axiôme *sublatâ causâ tollitur effectus.*

Aussi regardons-nous comme très-probable l'opinion des auteurs qui placent dans le système nerveux, et spécialement dans la moelle épinière, le siége des fièvres intermittentes. Ne sait-on pas que les nombreuses névroses ou névralgies qui sévissent sur tous nos organes, les fièvres larvées des anciens, présentent des retours plus ou moins réguliers? L'épilepsie, affection périodique s'il en fût, n'est-elle pas le résultat d'une lésion du cerveau? Nous avons cru remarquer que, dans les fièvres ataxiques et adynamiques, lorsqu'il se développait des paroxysmes quotidiens, ils coïncidaient avec la manifestation d'autres symptômes nerveux. L'agitation générale, les soubresauts des tendons, et les faits pathologiques fournissent donc de nouvelles probabilités en faveur de l'opinion émise sur le siége de l'habitude.

Si l'on veut entrer dans le domaine de l'idéologie, et chercher une nouvelle preuve dans les hautes fonctions de la masse encéphalique, on trouvera que la mémoire, sans laquelle notre existence n'eût été en quelque sorte que végétative, sans laquelle l'identité du *moi* eût été impossible à constater, sans laquelle l'homme d''aujourd'hui n'eût plus été l'homme d'hier, on trouvera, dis-je, que la mémoire n'est qu'un penchant à la répétition des mêmes actes, une habitude innée, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'organe matériel de la pensée.

S'il était prouvé qu'il existe un rapport nécessaire entre une modification du système nerveux et la manifestation périodique ou intermittente d'un même acte, ne pourrait-on pas, dans plusieurs cas, tirer des conclusions beaucoup plus exactes qu'on ne le faisait avant? Toutes les fois que la maladie siégera dans le système nerveux, ne devra-t-on pas s'attendre à des accidens périodiques? Toutes les fois que des accidens périodiques se manifesteront, ne posséderait-on pas un précieux élément de diagnostic qui mènerait à conclure une complication nerveuse élevée à côté de l'affection première, et quelquefois même la dominant? Dans cette manière de voir, si l'on rencontrait une hémorrhagie périodique, on distinguerait deux choses; car les

systèmes capillaires ne sont pas le siége de l'habitude ; on distinguerait une névrose et une hémorrhagie, ou plutôt une névrose sous forme hémorrhagique.

On pourrait peut-être, au moyen de l'habitude, expliquer jusqu'à un certain point, ce qui est resté jusqu'à présent inexplicable, pourquoi il est des maladies qui se répètent indéfiniment par des accès plus ou moins éloignés, et des maladies qui ne nous atteignent qu'une fois. Il est des impressions tellement fugaces, tellement légères, qu'elles ne se reproduisent pas parce qu'elles n'ont pu laisser de souvenirs dans l'organe, et celles-là ne sont presque jamais causes de maladie. Il en est d'autres plus profondes, qui agissent sur l'organe de manière à lui faire répéter plusieurs fois le même acte ; et celles-là déterminent les névroses de tous genres. Il en est d'un troisième ordre enfin, tellement violentes qu'elles abolissent la sensibilité du premier coup ; qu'elles rendent l'organisation insensible pour toujours à l'existence qui les a produites une première fois ; et celles-ci président aux maladies qui ne se montrent ordinairement qu'une fois pendant la vie. On deviendrait insensible à l'action du virus variolique, après en avoir ressenti les effets, comme une garde-malade brave impunément les émanations que ne peuvent supporter d'autres personnes, excepté que, dans le premier cas, l'effet est beaucoup plus tranché que dans le second.

Nous ne terminerons pas ce que nous avions à dire de l'habitude considérée dans ses rapports avec l'étiologie, sans parler d'une maladie qui attaque souvent les jeunes soldats, et que nous avons occasion d'observer dans les hôpitaux militaires, la nostalgie. Des jeunes gens, la plupart sans instruction, chez qui, par conséquent, l'amour de l'observation et de l'étude ne peut contrebalancer la perte des affections de l'enfance, désignés par le sort, arrivent pêle-mêle à leur dépôt de recrutement ; les plus insoucians se plient, sans beaucoup de peine, à leur nouveau genre de vie ; quelques-uns ne peuvent s'y habituer : les plaintes, les regrets de leurs vieux parens, de leurs jeunes sœurs, de leurs premières compagnes retentissent encore à leurs oreilles. On n'apprécie jamais si bien les caresses de sa famille

et les attraits du sol natal qu'au moment où l'on vient de les perdre. Un besoin mal défini, des souvenirs lointains jettent dans leurs cœurs les germes d'un chagrin profond, que tendent encore à favoriser, et la brusquerie des instructeurs, et la tristesse des casernes, et la fatigante monotonie de la vie malitaire. Dans un tel état de choses, la moindre indisposition devient grave. Le malade est conduit à l'hôpital, et bientôt la prostration, le découragement, des larmes involontaires décèlent au médecin une affection morale au-dessus des ressources de la thérapeutique.

C'est à l'absence de tout ce qui charmait les yeux, de tout ce qui touchait le cœur; au froissement de toutes les accoutumances, aux alentours étrangers, aux occupations insolites et tout à coup imposées qu'il faut attribuer ce dépérissement, tellement rapide quelquefois qu'il est impossible de sauver les malheureux nostalgiques. Comme le végétal transplanté sous un ciel nouveau, ils sèchent, ils dépérissent, ils s'étiolent dans une atmosphère étrangère. En vain quand on ne pourrait, sans danger pour leur vie, les exposer aux fatigues d'une longue route, cherche-t-on à les occuper et à les distraire, ils se reportent sans cesse vers le séjour qu'ils ont quitté. Leur pensée fixe et douloureuse, qui semble plus active au milieu du dépérissement général, se peint à tout moment le seuil de leur chaumière et le clocher du village, comme l'aimant qu'une puissance occulte fixe irrésistiblement vers le même point.

La thérapeutique proprement dite et l'hygiène, ou la thérapeutique prophylactique marchent en aveugles, si elles ne sont pas appuyées sur une théorie complète et bien entendue des phénomènes de l'habitude.

Le médecin appelé pour régler l'emploi des matériaux de l'hygiène doit, sans contredit, quand celui pour qui il est consulté est depuis peu de temps seulement soumis à l'influence d'un agent délétère, ou privé d'un agent utile, supprimer sur-le-champ ce qui nuit ou rendre ce qui est nécessaire, donner des végétaux frais dans le scorbut, par exemple. Quand, au contraire, les circonstances dans lesquelles se

trouve le malade ont imprimé un caractère particulier à son organisation, il faut se garder d'agir avec la même promptitude. Un air sec et vif, en agissant sur des poumons susceptibles, peut faire plus de mal qu'un air moins pur, mais respiré depuis long-temps, et par conséquent en rapport avec la vitalité de l'organe.

Dans l'emploi des médicamens il devient peut-être plus nécessaire encore, pour l'homme de l'art, de bien connaître les effets de l'habitude. Sans cette connaissance il ne saurait à quoi attribuer le peu d'action des médicamens administrés depuis long-temps, et ne sentirait pas la nécessité de les remplacer par de nouveaux moyens ; il ne s'expliquerait pas comment les lavemens, les pédiluves, etc., très-puissans chez les uns, restent sans résultats chez les autres, s'il ignorait que la mauvaise habitude contractée par beaucoup de malades de se droguer en bonne santé, les rend insensibles aux ressources thérapeutiques dont ils ont abusé; il ne concevrait pas comment tel homme du peuple a pu guérir d'une phlegmasie aiguë en prenant par jour une demi-bouteille de vin et plusieurs livres d'alimens, s'il ne faisait pas attention que, relativement au régime habituel de ces gros mangeurs, livrés à des travaux fatigans, cette quantité de matériaux alibiles est une véritable diète; il ne verrait pas aussi bien de quelle importance il est de ne rendre des alimens aux convalescens que d'une manière lente et graduée ; il n'apprécierait pas avec autant de justesse les fâcheux accidens qui peuvent être les conséquences de la suppression intempestive ou trop brusque d'un séton, d'un ancien ulcère.

S'il nous était permis, sans dépasser les bornes ordinaires d'un ouvrage tel que celui-ci, d'appliquer à l'homme moral l'étude que nous venons de faire de l'habitude chez l'homme physique, nous verrions comment différens ordres d'idées occupant notre intellect elles sont d'abord toutes à peu près également influentes ; comment, en caressant celles-ci, à l'exclusion de celles-là, elles acquièrent de la prédominance ; comment les passions désordonnées qui abolissent la liberté du *moi* n'ont été dans le principe que des habitudes légères, et qu'il

eût été facile de dominer ; comment les vices ne sont que des habitudes coupables, et les vertus des habitudes louables ; comment la morale apprend à régler les unes et à réprimer les autres.

Et si des individus nous nous élevions jusqu'aux agglomérations qui constituent les sociétés, nous verrions que chaque province a ses coutumes, chaque pays ses lois, ses usages, qui ne sont que des habitudes sous d'autres termes. Nous serions bientôt convaincus que ces habitudes générales sont comme les habitudes individuelles, impérieuses, tyranniques, et demandent la plus grande circonspection de la part de ceux qui sont chargés de les modifier ; qu'une loi nouvelle doit être en harmonie avec les besoins de ceux qu'elle concerne, comme les alimens en rapport avec la vitalité du tube digestif ; que le bouleversement des institutions antiques peut être, sous tous les rapports, comparé à la suppression d'un exutoire devenu nécessaire par la durée de son action. Mais ces considérations sont trop éloignées de notre sujet pour que nous ayons la prétention de les discuter longuement ; il doit nous suffire de les avoir indiquées.

Dans le traitement des maladies, il faut, avons-nous dit, avoir égard aux lois de l'habitude ; mais l'habitude, dans quelques-uns de ses résultats, n'est-elle pas elle-même une maladie, et la plus terrible de toutes ? Quand des malheureux, entraînés par un désir qu'il n'est plus temps de combattre, compromettent, pour le satisfaire, le repos, la fortune, l'honneur d'eux-mêmes et de leurs familles, n'a-t-elle pas ses causes prédisposantes dans le cercle où le hasard nous a placés, dans les circonstances qui nous entraînent, dans la faiblesse de notre caractère ? son étiologie, dans les mauvais conseils et les pernicieux exemples ? ses moyens curatifs enfin, dans le livre où sont inscrits les devoirs de tous, et dans la voix de la conscience ?

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

I.

Il faut avoir beaucoup d'égard à la position d'un pays, de même qu'à la nature de ses eaux ; examiner si elles sont bourbeuses, molles ou dures, si leur cours se fait dans des lieux élevés ou pierreux, si elles sont salées et réfractaires. (*Traité des airs, des eaux et des lieux*, aph. 1.)

II.

Toutes les eaux qui sont stagnantes, bourbeuses, marécageuses, sont nécessairement échauffantes. (*Ibid., aph.* 7.)

III.

Les eaux salées, dures et réfractaires, sont absolument mauvaises pour boisson ordinaire ; mais il y a des tempéramens et des maladies où on les emploie avec avantage. (*Ibid., aph.* 9.)

IV.

Les eaux de pluie sont très-légères, très-douces, ténues et limpides. (*Ibid., aph.* 10.)

V.

Les eaux de neige et de glace fondue sont toujours mauvaises. Quand l'eau a été glacée, elle ne reprend pas sa première nature. (*Ibid., aph.* 11.)

VI.

Quant à la constitution des années, on peut, en y faisant attention, reconnaître laquelle sera saine, laquelle donnera des maladies. (*Ibid., aph.* 13.)

VII.

Le poumon a un aliment différent de celui du reste du corps, tout le reste à un aliment commun. (*De l'aliment, aph.* 7.)

VIII.

Le vin doux porte moins à la tête que le vin fort ; il n'étourdit pas autant ; il passe plus facilement aux entrailles ; il gonfle le foie et la rate. (*Du régime dans les maladies aiguës, aph.* 20.)